

Le scandale de Panama chez Zola et chez Vogüé

Takuzo TANAKA

Introduction

A la fin du XIX^e siècle, la Troisième République est secouée par plusieurs troubles politiques. En 1889, le boulangisme, à son paroxysme, menace le régime républicain lui-même. En 1892, le scandale de Panama éclabousse de nombreux hommes politiques. Cette grande affaire de corruption alimente chez les Français non seulement le dédain pour le parlementarisme, mais aussi le sentiment antisémite ; c'est dans ce contexte que l'affaire Dreyfus éclate.

En dehors de *Leurs Figures* (1902) de Maurice Barrès, le roman le plus célèbre sur le scandale de Panama, il existe deux romans contemporains qui évoquent cette affaire politique et financière : *Paris*¹ (1898) d'Émile Zola et *Les Morts qui parlent*² (1899) d'Eugène-Melchior de Vogüé. A la différence de Barrès qui relate les tenants et les aboutissants du scandale réel à la manière d'un « reportage », Zola et Vogüé racontent un scandale fictif qui s'inspire directement de l'affaire de Panama ; en ce sens, *Paris* et *Les Morts qui parlent* appartiennent au genre du « roman à clefs ».

Zola s'oppose à Vogüé dans les milieux littéraires de cette époque. Celui-ci devient célèbre par *Le Roman russe* (1886) qui révèle aux Français les grands romanciers russes du XIX^e siècle comme Dostoïevski et Tolstoï. Dans cet essai, il fait l'éloge de l'évangélisme attendrissant du réalisme russe et reproche au naturalisme français son déterminisme pessimiste. *Le Roman russe* fait de Vogüé le porte-parole du néo-catholicisme et du mouvement anti-naturaliste

¹ Nous utilisons cette édition : Émile Zola, *Paris*, Gallimard, coll. « folio », 2002.

² Nous utilisons cette édition : Eugène-Melchior de Vogüé, *Les Morts qui parlent*, Nelson, coll. « Nelson », s.d.

de la fin du siècle³. D'autre part, Vogüé, issu d'une vieille famille noble, est un traditionaliste réactionnaire⁴, alors que Zola est un républicain convaincu qui croit toujours au progrès⁵.

Dans cet article, nous allons examiner comment Zola et Vogüé représentent l'affaire de Panama dans leurs romans. La confrontation de ces œuvres idéologiquement différentes nous permettra de cerner l'influence du scandale sur l'évolution des idées chez les écrivains contemporains, influence qui reste, nous semble-t-il, beaucoup moins étudiée que celle de l'affaire Dreyfus⁶.

I

Paris de Zola constitue le dernier volume de la série des *Trois Villes* (1894-1898) qui raconte l'histoire du prêtre Pierre Froment. Dans ce roman, Pierre, déçu de l'Église catholique et tourmenté par la perte de la foi, cherche une nouvelle religion dans le Paris fin de siècle où règnent des troubles politiques et sociaux.

Dans *Paris*, « l'affaire des Chemins de fer africains » qui a pour modèle le scandale de Panama⁷. Les causes et la révolution de cette affaire fictive sont très semblables à celles du scandale réel⁸ : collusion des républicains opportunistes et des grands financiers ; dévoilement du scandale par un journaliste antisémite ; publication

³ Sur *Le Roman russe*, voir l'étude de Pierre Pascal, in Eugène-Melchior de Vogüé, *Le Roman russe*, L'Age d'Homme, coll. « Slavica », 1971, p. 7-29 ; Christophe Charle, *Paris fin de siècle, culture et politique*, Seuil, 1998, p. 179-185.

⁴ Sur l'évolution idéologique de Vogüé, voir Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, PUF, 1959, p. 295-301.

⁵ A propos des positions politiques de Zola, voir surtout Jean-Yves Mollier, « Zola et la politique », *Les Cahiers naturalistes*, n° 71, 1997, p. 339-347.

⁶ Sur le scandale de Panama, voir surtout les études suivantes : Jean Bouvier, *Les deux scandales de Panama*, R. Julliard, 1964 ; Jean-Yves Mollier, *Le Scandale de Panama*, Fayard, 1991 ; Pierre-Alexandre Bourson, *L'Affaire Panama*, Éditions de Vecchi, 2000.

⁷ Zola parle de ce scandale dans son article, « La Vertu de la République », *Le Figaro*, 24 décembre 1895, repris dans Zola, *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, t. 14, 1970, p. 711-716.

⁸ Dans la chronologie du roman, « l'affaire des Chemins de fer africains » éclate juste après le scandale de Panama : « On sortait à peine de l'effroyable aventure du Panama [...] Et voilà qu'un petit Panama recommençait » (*Paris*, p. 90).

de la liste des corrompus ; chute d'un ministère ; condamnation prononcée contre un seul parlementaire qui sert de « bouc émissaire », etc.

Dans cet épisode, Zola met l'accent sur les intrigues politiques de l'Église romaine. On sait que, en 1892, le pape Léon XIII lance la politique du « Ralliement » de l'Église à la République. Dans *Paris*, le personnage de Mgr Martha travaille à propager cette idée du « Ralliement », appelée alors « l'esprit nouveau ». Aux yeux de Pierre, porte-parole de l'auteur, « l'esprit nouveau » n'est qu'un complot politique monté par l'Église : « l'esprit nouveau, l'antique esprit de domination qui sans cesse se renouvelle, toujours avec la même faim de vaincre et de posséder le monde⁹ ».

Mgr Martha, agent de l'Église romaine, n'est pas mêlé directement à « l'affaire des Chemins de fer africains », mais s'associe avec les grandes figures politiques corrompues en vue de saisir le pouvoir en France. En transposant l'affaire de Panama dans son roman, Zola dénonce non seulement la corruption des républicains au pouvoir, mais aussi le complot politique de Léon XIII qui profite du scandale pour dominer le pays¹⁰.

A la différence de Zola, Vogüé, écrivain du néo-catholicisme, ne parle pas du complot de l'Église dans son roman. Il faut signaler que Ferdinand Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes* dans laquelle paraît *Les Morts qui parlent*, est justement un des promoteurs de « l'esprit nouveau » visant à concilier les catholiques et les républicains.

Vogüé raconte les dessous de la vie parlementaire principalement du point de vue du héros Jacques Andarran qui est un nouveau député républicain. On pourrait supposer que le scénario est tiré de

⁹ *Ibid.*, p. 139.

¹⁰ Dans son roman précédent, *Rome* (1896), Zola représente Léon XIII comme un personnage uniquement attaché au pouvoir temporel. Voir aussi son article sur la politique du pape : « L'Opportunisme de Léon XIII », *Le Figaro*, 1^{er} décembre 1895, repris dans Zola, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 14, p. 705-710.

l'expérience vécue de l'écrivain qui représente l'Ardèche à la Chambre des députés de 1893 à 1898. Comme Pierre Froment dans *Paris*, Jacques Andarran, interprète de l'opinion de l'auteur, a pour rôle d'être observateur et commentateur des événements¹¹.

L'affaire de corruption évoquée dans ce roman se nomme précisément « le Panama ¹² ». Cet épisode, comme celui de « l'affaire des Chemins de fer africains », emprunte beaucoup au scandale réel, par exemple, la complicité de la politique et de l'économie et la publication de la liste. Mais le contexte politique et l'évolution des événements sont assez différents de ceux du réel.

Dans *Les Morts qui parlent*, le président de la République démissionne à la suite du scandale, mais, dans la réalité, le président du temps, Sadi Carnot, reste à son poste jusqu'au moment où il meurt poignardé par un anarchiste en 1894. C'est le président suivant Jean Casimir-Perier qui donne sa démission sous la pression de ses ministres en 1895. On pourrait penser que Vogüé fusionne ces deux événements historiques de manière à créer un épisode dramatique dans son œuvre romanesque.

Il est à noter que Vogüé souligne le complot politique des Juifs dans *Les Morts qui parlent*, tout comme Zola souligne celui des catholiques dans *Paris*. Le pivot de son roman est l'histoire d'un député socialiste d'origine juive, nommé Elzéar Bayonne. Cet homme ambitieux et égoïste obtient du succès dans le monde politique : le socialisme lui sert de tremplin pour arriver au pouvoir. Bayonne lui-même finit par se perdre, alors que sa famille juive, en profitant de l'affaire de Panama, réussit à avoir une grande influence sur la politique française, de connivence avec les républicains opportunistes et les financiers étrangers.

Vogüé n'est pas un antisémite convaincu et la *Revue des Deux Mondes* dont il est collaborateur n'est pas une revue antisémite¹³. Il

¹¹ Pierre Masson analyse *Les Morts qui parlent* comme un des textes de la littérature conservatrice de la Belle Époque. Voir Masson, *Le Disciple et l'insurgé : roman et politique à la Belle Époque*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987, p. 71, p. 81-83 et p. 110-111.

¹² *Les Morts qui parlent*, p. 279.

¹³ Vogüé critique l'antisémitisme dans son article sur le scandale de Panama : « L'Heure

n'en reste pas moins que, dans *Les Morts qui parlent*, Vogüé donne un caractère expressément négatif aux personnages juifs conformément au discours antisémite de l'époque. Au contraire, dans *Paris*, les Juifs ne participent pas directement à l'affaire de corruption. C'est surtout la ruse de l'Église catholique que Zola veut montrer : Mgr Martha parvient même à convertir une femme juive au catholicisme.

Inutile de dire que cette différence correspond à celle de la position entre Zola et Vogüé dans l'affaire Dreyfus¹⁴. Pourtant, malgré leur divergence idéologique, ils évoquent l'un et l'autre la corruption des républicains opportunistes complices des grands bourgeois et le désordre du Parlement plein de convoitises, en représentant ce chaos politique comme un signe de la décadence de la France¹⁵.

II

On sait que l'antiparlementarisme est largement répandu chez les écrivains contemporains à commencer par Barrès. Si *Paris* et *Les Morts qui parlent* nous intéressent particulièrement, c'est que ces romans présentent chacun une vision d'un monde idéal comme l'antithèse du désordre politique qui cause la dégradation du pays.

Dans *Paris*, à la fin de l'histoire, le héros Pierre arrive à la conclusion que la science est la religion de l'avenir : si le christianisme est une religion de la mort qui promet le bonheur dans l'au-delà, la science est une religion de la vie qui le réalise sur la terre¹⁶. Fort de cette conviction, Pierre abandonne son état de prêtre, devient mari et père, et habite avec la famille de son frère Guillaume à Montmartre.

présente », *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1892, p. 905-923.

¹⁴ Vogüé est un des antidreyfusards qui participent à la Ligue de la patrie française au moment de sa fondation en 1899.

¹⁵ Sur la représentation de la politique chaotique dans *Paris*, voir Jacques Noiray, « L'Imaginaire politique dans *Paris* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 74, 2000, p. 203-221.

¹⁶ Voir *Paris*, p. 625 et sq.

C'est cette petite communauté que Zola présente comme la société idéale de l'avenir. Au Parlement, on mène des discussions aussi vaines que stériles, tandis que dans cette communauté les travaux manuels produisent des œuvres utiles : Guillaume avec son fils Thomas arrive à fabriquer un « petit moteur¹⁷ » qui emploie un explosif comme force motrice.

Le culte de la science constitue le principe de cette petite société : c'est grâce à la science que l'explosif utilisé pour les attentats se transforme en énergie mécanique et contribue au progrès du monde. A la fin du roman, Bertheroy, personnage porte-parole de l'auteur, affirme : « la science seule est révolutionnaire, la seule qui, par-dessus les pauvres événements politiques, l'agitation vaine des sectaires et des ambitieux, travaille à l'humanité de demain, en prépare la vérité, la justice, la paix !¹⁸ »

La société utopique de Montmartre n'est pas gouvernée par les parlementaires élus au suffrage universel, mais par ceux qui ont la foi en la science et qui savent mettre en valeur les connaissances scientifiques¹⁹. D'un certain point de vue, elle annonce le rôle joué par les « intellectuels » dans l'affaire Dreyfus²⁰ où Zola s'engage juste après avoir rédigé *Paris*²¹.

Dans *Les Morts qui parlent*, c'est l'armée coloniale française en Afrique que l'auteur présente comme l'antithèse du parlementarisme corrompu. Au milieu du récit, le héros Jacques Andarran visite le

¹⁷ *Ibid.*, p. 612.

¹⁸ *Ibid.*, p. 633.

¹⁹ Zola manifeste son dédain pour la démocratie parlementaire qui met l'élite (selon lui, les savants, les écrivains et les artistes) à l'écart de la politique dans son article, « L'Elite et la politique », *Le Figaro*, 9 mai 1896, repris dans Zola, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 14, p. 774-778. Notons que dans ses articles publiés en 1880-1881 dans *Le Figaro*, il exprime déjà son dégoût pour le parlementarisme.

²⁰ A ce sujet, voir Priscilla Parkhurst Ferguson, « De Paris à l'Affaire Dreyfus : le parcours de l'intellectuel », *Les Cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 275-288.

²¹ La rédaction de *Paris* commence le 31 décembre 1896 et s'achève le 31 août 1897. Ce roman paraît originellement dans *Le Journal*, du 23 octobre 1897 au 9 février 1898. Zola s'engage aux côtés des dreyfusards à la fin de 1896 et publie « J'accuse » dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898.

Sénégal pour voir son frère, le lieutenant Pierre, gravement blessé. Déçu de la politique parlementaire à Paris, il découvre une nouvelle espérance dans le monde militaire de la colonie africaine.

Jacques trouve que, à la différence des députés qui ne font que discuter, les militaires coloniaux sont capables d'agir selon les exigences de la situation : « Un trait commun caractérisait ces hommes d'action et les différenciait des hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait : du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun d'eux avait porté au maximum de rendement sa valeur individuelle [...]. Dans chacun de ces jeunes hommes, les nécessités multiples et changeantes de leur tâche exerçaient [...] un chef complet, en deux mots, prompt à la décision, debout sous la responsabilité²² ».

En outre, alors que les parlementaires sont poussés par leurs intérêts et ambitions personnelles, ces jeunes soldats ont la passion du but qu'ils s'assignent : « Chacun d'eux caressait une idée fixe, une conception particulière, plan de campagne ou projet d'exploration auquel il eût tout sacrifié²³ ». Bref, Vogüé insiste sur l'efficacité des « hommes d'action » qui fait contraste avec l'impuissance des « hommes de parole ».

Si Vogüé apprécie l'armée dans *Les Morts qui parlent*, c'est que sa position antidreyfusarde l'oblige à défendre l'autorité militaire ; notons que ce roman paraît au milieu du débat sur l'affaire Dreyfus²⁴. D'autre part, engagé dans la guerre de 1870, il s'attache personnellement à la vie militaire²⁵. Remarquons d'ailleurs que, à cette époque, l'armée coloniale en Afrique s'impose à l'attention des Français surtout après la crise de Fachoda en septembre 1898.

²² *Les Morts qui parlent*, p. 258.

²³ *Ibid.*, p. 259.

²⁴ Vogüé publie ce roman originellement dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février au 15 avril 1899.

²⁵ Voir Vogüé, « La Débâcle », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1892, p. 443-458. Dans cet article, il blâme la description de la guerre franco-allemande dans *La Débâcle* (1892) de Zola, en évoquant ses propres souvenirs. Zola répond à cette critique dans l'interview du *Gaulois* du 20 juillet 1892, repris dans Dorothy E. Speirs et Dolorès A. Signori, *Entretiens avec Zola*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 92-95.

L'éloge de l'armée se rattache au leitmotiv du roman : le culte du passé. Ferroz, personnage porte-parole de l'auteur, affirme que, derrière les députés qui discutent à la Chambre, il y a « les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. [...] [C]e sont les morts qui parlent²⁶ ». Selon lui, les hommes, déterminés par l'hérédité, n'échappent pas à la domination des ancêtres. De là, il tire cette leçon traditionaliste : « Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions, quand on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses pires débris, quand on le démolit aveuglement²⁷ ».

De ce point de vue, l'armée est une organisation privilégiée qui permet de réveiller les sentiments patriotiques traditionnels : « ces hommes lui [= à Jacques] avaient rendu la part du patrimoine héréditaire qui manquait cruellement à sa génération : cette confiance tranquille dans la primauté indiscutable et dans l'avenir de la patrie²⁸ ». On pourrait dire que, dans *Les Morts qui parlent*, le monde militaire est une utopie du passé fondée sur l'idéologie traditionaliste, tout comme dans *Paris*, la société montmartroise est une utopie de l'avenir.

Conclusion

Paris et *Les Morts qui parlent* proposent tous les deux un nouveau principe du monde, « scientifique » chez Zola et « militariste » chez Vogüé, capable de rétablir l'ordre social gravement troublé par la corruption politique. Pourtant, dans ces romans, on reconnaît non seulement la volonté de montrer une nouvelle vision au tournant du siècle, mais aussi une déception profonde devant la réalité de la politique française.

A la suite des élections législatives de 1893 qui ont lieu juste après le scandale de Panama, le nombre des socialistes augmente à la

²⁶ *Les Morts qui parlent*, p. 204-205.

²⁷ *Ibid.*, p. 207.

²⁸ *Ibid.*, p. 268.

Chambre, mais la majorité est obtenue par les républicains modérés, dits « progressistes », qui suivent la ligne politique des opportunistes ; notons d'ailleurs que la plupart des députés corrompus sont réélus. C'est cette impossibilité de changer la réalité politique qui invite Zola et Vogüé à décrire un monde idéal dans la fiction ; dans cette perspective, la communauté de Montmartre et l'armée d'Afrique apparaissent comme une sorte de refuge.

Pour terminer, nous voulons signaler qu'il y a des problèmes idéologiques communs dans l'œuvre de ces deux écrivains bien contrastés. D'une part, on trouve la négation de la démocratie et de l'opportunisme qui risque d'entraîner le despotisme et d'aboutir au totalitarisme. D'autre part, ils partagent le « francocentrisme » étroitement lié à l'impérialisme : sans parler de Vogüé qui fait l'éloge de l'armée coloniale, Zola affirme que Paris est le « centre aujourd'hui des peuples²⁹ » qui a mission d'apporter aux nations « la religion de la science, la justice, la foi nouvelle attendue par les démocraties³⁰ » ; c'est dans cette perspective qu'il évoquera l'image de l'expansion de la colonie africaine dans *Fécondité* (1899)³¹. Ainsi, *Paris* et *Les Morts qui parlent*, deux romans idéologiques de la fin du XIX^e siècle, contiennent en germe quelques grands problèmes du siècle suivant.

²⁹ *Paris*, p. 635.

³⁰ *Ibid.*

³¹ A ce sujet, voir Martin Steins, « Zola, colonialiste », *Revue des langues vivantes*, n° 1, 1975, p. 15-30 ; Jean-Marie Seillan, « L'Afrique utopique de Fécondité », *Les Cahiers naturalistes*, n° 75, 2001, p. 183-202.